

14. DE L'ÉDIFICE ET DE L'HARMONIE DES VERTUS DE L'ÂME ¹

149. L'Écriture dit de ces sages-femmes qui laissaient vivre les enfants mâles des Israélites : «Par leur crainte de Dieu, elles se firent des maisons» (cf. Ex 1,21). ² S'agit-il de maisons matérielles ? Mais comment pourrait-on dire qu'elles bâtirent de telles maisons par la crainte de Dieu, alors qu'on nous apprend au contraire qu'il est avantageux d'abandonner, par crainte de Dieu, même celles que nous possédons (cf. Mt 19,29) ? Il ne s'agit donc pas d'une maison matérielle, mais de la maison de l'âme, que l'on se bâtit par l'observance des commandements de Dieu. Par cette parole, l'Écriture nous enseigne que la crainte de Dieu dispose l'âme à garder les commandements, et que par eux s'édifie la maison de l'âme. Veillons donc sur nous, frères. Ayons nous aussi la crainte de Dieu, et bâtissons-nous des maisons, pour y trouver abri durant la mauvaise saison, en cas de pluie, d'éclairs et de tonnerre, car la mauvaise saison est une grande misère pour qui n'a pas de logis.

150. Mais comment s'édifie la maison de l'âme ? Nous pouvons l'apprendre avec exactitude d'après la maison matérielle. Qui veut bâtir celle-ci doit l'assurer de toutes parts, il doit l'élever sur ses quatre côtés et non pas s'occuper d'une seule partie, en négligeant les autres; autrement, il n'arriverait à rien, mais perdrait sa peine, et toutes ses dépenses seraient vaines. Ainsi en est-il pour l'âme. L'homme ne doit négliger aucun élément de son édifice, mais le faire monter d'une manière égale et harmonieuse. C'est ce que dit l'abbé Jean : «Je désire que l'homme prenne un peu de chaque vertu, et ne fasse pas comme certains qui s'attachent à une seule vertu, s'y cantonnent et n'exercent que celle-là, en négligeant les autres.» ³ Ils ont peut-être une supériorité dans cette vertu et, par suite, ne sont pas gênés par la passion contraire. Les autres passions cependant les abusent et les oppriment, mais ils n'en ont pas souci et s'imaginent avoir quelque chose de grand. Ils ressemblent à un homme qui construirait un mur unique et l'élèverait aussi haut que possible, et qui, considérant sa hauteur, penserait avoir fait quelque chose de grand, sans savoir que le premier coup de vent le jettera par terre. Car il se dresse seul, sans avoir l'appui des autres murs. On ne peut d'ailleurs se faire un abri d'un seul mur, car on serait à découvert de tous les autres côtés. Il ne faut donc pas agir de la sorte, mais qui veut bâtir sa maison pour s'y abriter, doit la construire de chaque côté et l'assurer de toutes parts.

151. Voici comment : il doit d'abord poser le fondement, qui est la foi. ⁴ Car «sans la foi, dit l'Apôtre, il est impossible de plaire à Dieu» (Héb 2,6). Puis, sur ce fondement, il doit bâtir un édifice bien proportionné. A-t-il l'occasion d'obéir ? Qu'il pose une pierre d'obéissance ! Un frère vient-il à s'irriter contre lui ? Qu'il pose une pierre de patience ! A-t-il à pratiquer la tempérance ? Qu'il pose une pierre de tempérance ! Ainsi, de chaque vertu qui se présente, il doit mettre une pierre à son

¹ Sur l'édifice spirituel des vertus, cf. Apopht. Pœmen 130 (PG 65, 353 D); ISAÏE (Aug., p. 144) ; BARSANUPHE, Nic. 121.

² Cf. le commentaire d'ORIGÈNE sur ce texte: Hom. 2 sur l'Exode : GCS 29, p. 156-157 (SC 16, p. 96).

³ Apopht. Jean Colobos 34 : PG 65,216 A. Cf. Pœmen 46 (PG 65, 333 A) et Pœmen 130 (PG 65, 356 A). C'était aussi l'enseignement d'ÉVAGRE : «Que le gnostique ... ait soin de pratiquer également toutes les vertus, parce qu'elles se tiennent l'une l'autre.» (Gnost. 109). Que personne ne se confie en la seule tempérance ..., car il n'est pas possible de bâtir avec une seule pierre ni de construire la maison avec une seule brique, (Lettre 2, Frank., p. 582). I. HAUSHERR cite ces textes et d'autres encore dans RAM 1934, p. 46-47, ou 1959, p. 10-11. Cf. aussi Penthos, p. 48; Lettre de JEAN LE PROPHÈTE Nic. 628.

⁴ cf. ÉVAGRE : PG 40, 1221 BC.

édifice, et l'élever de la sorte tout autour, avec une pierre de compassion, une pierre de retranchement de la volonté, une pierre de mansuétude, et ainsi de suite ... Il doit prendre soin surtout de la constance et du courage, qui sont les pierres d'angle : ce sont elles qui rendent la construction solide, unissant les murs entre eux et les empêchant de fléchir et de se disloquer. Sans elles, on est incapable de parfaire une seule vertu. Car l'âme sans courage manque aussi de patience, et sans patience, nul ne peut rien faire de bien. Aussi le Seigneur dit-il : «Vous sauverez vos âmes par votre patience» (Lc 21,19).

Le bâtisseur doit aussi poser chaque pierre sur du mortier, car s'il mettait les pierres les unes sur les autres sans mortier, elles se disjoindraient et la maison tomberait. Le mortier, c'est l'humilité, car il est fait avec la terre, que tous ont sous leurs pieds. Une vertu sans humilité n'est pas une vertu, et comme le dit le Géronticon : «De même qu'on ne peut construire un navire sans clous, de même il est impossible d'être sauvé sans humilité.»⁵ On doit donc, si l'on fait quelque bien, le faire humblement, pour le conserver par l'humilité. La maison doit avoir encore ce qu'on appelle des chaînages : il s'agit de la discrétion, qui consolide la maison, unit les pierres entre elles et resserre le bâtiment, tout en lui donnant beaucoup d'apparence.

Le toit, c'est la charité, qui est l'achèvement des vertus, comme le toit est l'achèvement de la maison (cf. Col 3,14). Après le toit, vient la balustrade de la terrasse. Quelle est cette balustrade ? Il est écrit dans la Loi : «Quand vous bâtirez une maison et que vous y ferez un toit en terrasse, entourez-le d'une balustrade, pour que vos petits enfants ne tombent pas de ce toit» (Dt 22,8). La balustrade, c'est l'humilité, couronne et gardienne de toutes les vertus.⁶ De même que chaque vertu doit être accompagnée d'humilité, comme chaque pierre, nous l'avons dit, est posée sur du mortier, de même la perfection de la vertu a encore besoin de l'humilité et c'est en progressant par elle que les saints arrivent naturellement à l'humilité. Je vous le dis toujours, «plus on s'approche de Dieu, plus on se voit pécheur.»⁷

Mais que sont ces petits enfants dont la Loi dit : «pour qu'ils ne tombent pas du toit ?» Ce sont les pensées qui naissent dans l'âme : il faut les garder par l'humilité pour qu'elles ne tombent pas du toit, c'est-à-dire de la perfection des vertus.

152. Voilà donc la maison terminée. Elle a ses chaînages, elle a son toit, et voici enfin la balustrade. Bref, la maison est achevée. Ne lui manque-t-il plus rien ? Si. Nous avons omis une chose. Laquelle ? Que le bâtisseur soit habile. Sinon sa construction est un peu de travers et un beau jour, la voilà par terre. Le bâtisseur habile, c'est celui qui agit «avec science». On peut en effet se livrer au labeur de la vertu, mais parce qu'on ne le fait pas avec science, on perd sa peine et on reste dans l'incohérence, sans réussir à terminer son ouvrage; on pose une pierre et on l'enlève. Il arrive aussi qu'on en pose une et qu'on en enlève deux ! Par exemple, un frère vient te dire un mot désagréable ou blessant. Tu gardes le silence et tu fais une métanie : tu as posé une pierre. Après quoi, tu t'en vas dire à un autre frère : «Un tel m'a outragé, il m'a dit ceci et cela. Non seulement je n'ai rien dit, mais je lui ai fait une métanie.» Voilà, tu avais mis une pierre, tu en enlèves deux.»⁸ On peut aussi faire une métanie dans le désir d'être loué, l'humilité se trouvant unie à la vaine gloire.

⁵ Apopht. Synclétique dont le texte grec se trouve dans le manuscrit Berol. 1624 analysé par BOUSSET, p. 107, ou dans la Vita Synel. 56 (PG 28, 1521 B). Cf. PL 73, 962 D.

⁶ Cr. PSEUDO-NIL (EVAGRE) : «Le couronnement du toit, c'est l'humilité." (De octa spir. malit. 19 : PG 79, 1164 Cl. Ct. Apopht. Or 9 (PG 65, 440 A) : L'humilité, couronne du moine (c!. Nau 98, ROC 1907, p. 402; PE I, 45, p. 164).

⁷ Apopht. Matoès 2 : PG 65,289 C, Cf, plus haut § 33-34, p. 196- 199

⁸ cf. Lettre de JEAN LE PROPHÈTE où se trouve une comparaison analogue : celui qui s'enorgueillit d'une bonne œuvre est comparé à quelqu'un qui détruit le mur qu'il vient d'édifier (Nic. 422).

C'est mettre une pierre et l'enlever. Celui qui fait une métanie avec science, se persuade réellement d'avoir commis une faute, il est convaincu d'être lui-même la cause du mal. C'est cela faire une métanie avec science.⁹ Un autre pratique le silence, mais non avec science, car il croit faire acte de vertu. Celui-là ne fait rien du tout. Qui se tait avec science, se juge indigne de parler, comme le disent les pères,¹⁰ et tel est le silence pratiqué avec science. Un autre encore n'a pas une trop haute opinion de lui-même, et il croit qu'il fait quelque chose de grand, qu'il s'humilie : il ne sait pas qu'il ne fait rien, puisqu'il n'agit pas avec science. N'avoir pas trop haute opinion de soi avec science, c'est se tenir pour rien et indigne d'être compté parmi les hommes, comme l'abbé Moïse qui se disait à lui-même : «Sale nègre, tu n'es pas un homme et tu viens parmi les hommes ?»¹¹

153. Autre exemple : Quelqu'un sert un malade, mais en vue d'une récompense. Cela non plus n'est pas agir avec science. Que lui survienne un désagrément, il renonce aussitôt à sa bonne œuvre et ne peut la mener à bien, parce qu'il ne l'accomplissait pas avec science. Au contraire, celui qui sert un malade avec science, le fait pour acquérir de la compassion et des entrailles de miséricorde. S'il a une telle intention, l'épreuve peut lui venir du dehors, le malade même peut s'impatienter contre lui, il le supporte sans trouble, attentif à son but et sachant que le malade lui fait plus de bien qu'il n'en fait lui-même¹² au malade. Car, croyez-moi, quiconque sert un malade avec science, est soulagé des passions et des tentations. J'ai connu un frère tourmenté d'un désir honteux, qui en fut délivré pour avoir servi avec science un malade atteint de dysenterie. Évagre aussi raconte qu'un frère troublé par des illusions nocturnes, en fut délivré par un grand vieillard qui lui prescrivit le service des malades joint au jeûne. A ce frère qui lui en demandait la raison, il répondit : «Rien n'éteint de telles passions comme la miséricorde.»¹³

Celui qui se livre à l'ascèse par vaine gloire, ou en s'imaginant qu'il pratique la vertu, ne le fait pas non plus avec science. De là vient qu'il se met à mépriser son frère, en se croyant lui-même quelque chose. Non seulement il pose une pierre et en enlève deux, mais en jugeant le prochain, il risque de faire tomber le mur tout entier. Celui qui se mortifie avec science, ne se tient pas pour vertueux et ne veut pas être loué comme un ascète, mais par la mortification, il espère obtenir la tempérance,¹⁴ et par celle-ci atteindre l'humilité. Car, selon les pères, «la voie de l'humilité, ce sont les labeurs corporels accomplis avec science», etc. En un mot, on doit exercer chaque vertu, de manière à l'acquérir et à la transformer en habitude. Alors on est, comme nous l'avons dit, un bon et habile bâtisseur, capable de construire solidement sa maison.

154. Celui qui veut parvenir avec l'aide de Dieu à cet état de perfection, ne doit pas dire : «Les vertus sont élevées; je ne puis les atteindre.»¹⁵ Ce serait là parler en

⁹ Cf. Lettre de JEAN LE PROPHETE à Dorothee: «On peut faire une métanie par vaine gloire ... Fais métanie quand il faut, avec humilité, crainte de Dieu et discernement» (Nic. 333).

¹⁰ cf. Apopht. Nau 321 (ROC 1912, p. 208) et l'abbé ISAÏE (Ang., 92 et 190).

¹¹ Apopht. Moïse 4 : PG 65, 284 B.

¹² Cf. CLÉMENT D'ALEX. : «Celui qui donne un bienfait en réalité le reçoit.» (Strom. II, 102, 2 : SC 38, p. 112).

¹³ ÉVAGRE, Practico. II, 91 : PG 40, 1249 B.

¹⁴ Cf. PSEUDO-NIL (ÉVAGRE), De acta spirit, malit.: «La mortification engendre la tempérance.» (PG 79, 1148 C).

¹⁵ Cf. ISAÏE : «Ne te décourage pas en te disant : Comment puis-je acquérir les vertus, moi pécheur ?» (Aug., p. 168).

homme qui n'espère pas dans le secours de Dieu ou qui manque d'empressement à faire le moindre bien. Examinons la vertu que vous voulez, et vous verrez qu'il dépend de nous de réussir, si nous le voulons. Ainsi l'Écriture dit : «Tu aimeras ton prochain comme toi-même» (Lév 19,18). Ne regarde pas combien tu es éloigné de cette vertu, ne te mets pas à craindre et à dire : «Comment puis-je aimer le prochain comme moi-même ? Comment puis-je me soucier de ses peines comme des miennes, surtout celles qui sont cachées dans son cœur et que je ne vois ni ne connais comme les miennes ?» N'entretiens pas de telles pensées et n' imagine pas que la vertu soit difficile outre mesure. Commence toujours par te mettre à l'œuvre, en faisant confiance à Dieu. Montre-lui ton désir et ta bonne volonté, et tu verras le secours qu'il t'accordera pour réussir.

Une comparaison : Suppose deux échelles, l'une dressée vers le ciel, l'autre descendant aux enfers. Toi, tu es sur la terre, entre ces deux échelles. Ne va pas te dire : «Comment pourrais-je m'envoler de la terre et me trouver d'un seul coup au sommet de l'échelle ?»¹⁶ Cela n'est pas possible, et Dieu ne te le demande pas. Mais prends garde au moins de ne pas descendre : ne fais pas de mal au prochain, ne le blesse pas, ne médis pas de lui, ne l'outrage pas, ne le méprise pas. Puis mets-toi à faire un peu de bien en réconfortant ton frère d'une parole, en lui témoignant de la compassion, en lui donnant une chose dont il a besoin. Et ainsi, échelon par échelon, tu parviendras, avec l'aide de Dieu, au sommet de l'échelle. Car c'est à force d'aider ton prochain, que tu en viendras aussi à vouloir son profit et son avantage comme le tien, et c'est cela «aimer son prochain comme soi-même.» Si nous cherchons, nous trouverons; et si nous demandons à Dieu il nous éclairera. Car le Seigneur dit dans l'Évangile : «Demandez, et l'on vous donnera; cherchez, et vous trouverez; frappez, et l'on vous ouvrira» (Mt 7,7; Lc 11,9). Il dit «demandez», pour que nous implorions par la prière. «Chercher», c'est examiner comment vient cette vertu, ce qui nous l'apporte, ce que nous devons faire pour l'acquérir. Faire chaque jour cet examen, réalise le «Cherchez et vous trouverez». «Frapper», c'est accomplir les commandements, car on frappe avec les mains, et les mains signifient la pratique.

Nous devons donc non seulement demander, mais chercher et pratiquer, nous efforçant d'être, comme dit l'Apôtre, «prêts à toute œuvre bonne» (II Tim 3,17). Qu'est-ce à dire ? Si quelqu'un veut construire un navire, il prépare d'abord tout ce dont il a besoin, jusqu'aux moindres morceaux de bois, jusqu'à la poix et l'étoupe. Ou encore, si une femme veut dresser un métier, elle prépare jusqu'à la moindre aiguille et jusqu'au moindre fil. Avoir ainsi préparé tout le nécessaire pour quelque chose, c'est ce qui s'appelle «être prêt».

155. Soyons donc, nous aussi, «prêts à toute œuvre bonne», entièrement disposés à accomplir la volonté de Dieu avec science, comme il le veut et selon son bon plaisir. L'Apôtre dit : «Ce que Dieu veut de bon, ce qui lui est agréable, ce qui est parfait» (Rom 12,2). Qu'entend-il par là ?¹⁷

Tout arrive, soit par la permission de Dieu, soit par son bon plaisir, comme il est dit par le Prophète : «C'est moi le Seigneur, qui fais la lumière et qui crée les ténèbres» (Is 45,7). Et encore : «Il n'est pas de mal dans la ville que le Seigneur n'ait fait» (Amos 3,6). Par «mal», il entend tous les malheurs, c'est-à-dire les épreuves qui surviennent pour notre correction, à cause de notre malice : famine, peste, sécheresse, maladies, guerres. Ces maux n'arrivent pas en vertu du bon plaisir de Dieu, mais de sa permission;¹⁸ il permet qu'ils nous soient infligés pour notre

¹⁶ Cf. BARSANUPHE : Ne pas vouloir arriver d'un seul coup au sommet de l'échelle (Nic. 85), Cf. Lettre d'un certain Chilon, insérée dans les lettres de S. BASILE: Lettre 42, 2 (éd. Courtonne, Paris 1957, p. 101

¹⁷ Dorothee s'inspire ici de S. BASILE, Reg. br. Ir. 276 (PG 31, 1273-1276).

¹⁸ Sur cette distinction de ce que Dieu veut et de ce qu'il permet, cf. PALLADE, Hist. Lausiaque XLVII, 5 (éd. Butler-Lucot p. 317) et Lettre de JEAN LE PROPHÈTE, Nic. 466.

avantage. Dieu ne veut donc pas que nous les voulions, ni que nous y donnions notre concours. Si, par exemple, la volonté de Dieu permet la destruction d'une ville, il ne veut pas pour autant que nous allions y mettre le feu et l'incendier, ou prendre des haches et la démolir. Et si Dieu permet qu'un frère soit affligé ou tombe malade, il ne veut pas pour autant que nous l'affligions nous-mêmes ou que nous disions : «Puisque c'est la volonté de Dieu que ce frère soit malade, n'exerçons pas la miséricorde à son égard.» Dieu ne veut pas cela, il ne veut pas que nous coopérions à sa volonté, quand elle est de cette sorte. Ainsi nous veut-il bons lorsque ce qu'il fait, lui, il ne veut pas que nous le voulions. A quoi veut-il donc que se porte notre volonté ? A ce qu'il veut de bon, à ce qui est, comme je l'ai dit, selon son bon vouloir, c'est-à-dire à tout ce qui est l'objet d'un précepte : s'aimer les uns les autres, être compatissant, faire l'aumône, etc. Tel est «ce que Dieu veut de bon». Que faut-il entendre ensuite par «ce qui lui est agréable ?» Même en accomplissant une bonne action, on ne fait pas nécessairement ce qui est agréable (à Dieu)! Je m'explique. Voici par exemple un homme qui rencontre une orpheline pauvre et jolie. Il est charmé par sa beauté, il la recueille et l'élève en orpheline qu'elle est. C'est bien là ce que Dieu veut, et quelque chose de bon, mais non pas «ce qui lui est agréable». «Ce qui est agréable à Dieu», c'est l'aumône faite, non dans une pensée humaine, mais à cause du bien lui-même et par compassion. Voilà «ce qui est agréable à Dieu.»

Enfin «ce qui est parfait», c'est l'aumône faite sans parcimonie, sans lenteur ni froideur, mais de tout son pouvoir et de tout son cœur. C'est donner comme si on recevait soi-même, c'est être bienfaiteur comme si on était soi-même l'obligé. Voilà «ce qui est parfait». C'est ainsi que l'on fait, comme dit l'Apôtre, «ce que Dieu veut de bon, ce qui lui est agréable, ce qui est parfait». Et c'est cela agir avec science.

156. Car on doit connaître le bien de l'aumône et sa vertu; elle est grande, elle a même le pouvoir d'enlever les péchés, selon la parole du Prophète : «La rançon de l'homme, c'est sa propre richesse» (Pro 13,8). Et ailleurs : «Rachète tes péchés par des aumônes» (Dan 4,24). Le Seigneur lui-même a dit : «Soyez miséricordieux, comme votre Père céleste est miséricordieux» (Lc 6,36). Il n'a pas dit : «Jeûnez, comme jeûne votre Père céleste», ni : «Soyez pauvres, comme votre Père céleste est pauvre», mais : «Soyez miséricordieux, comme votre Père céleste est miséricordieux.» Car c'est spécialement cette vertu qui imite Dieu; elle est le propre de Dieu. ¹⁹ Il faut donc, comme nous le disions, avoir toujours les yeux fixés sur ce but et faire l'aumône avec science. Il existe en effet une grande variété de motifs dans la pratique de l'aumône. Celui-ci la fait pour que son champ soit béni, et Dieu bénit son champ; celui-là pour le salut de son navire, et Dieu sauve son navire; tel autre à cause de ses enfants, et Dieu les protège; un autre encore pour être honoré, et Dieu lui procure l'honneur. Dieu ne repousse personne et donne à chacun ce qu'il veut, pourvu que cela ne nuise pas à son âme. Mais tous ceux-là ont reçu leur récompense; ils ne se sont rien réservé auprès de Dieu, ²⁰ puisque le but qu'ils se proposaient, n'était pas le profit de l'âme. Tu as fait l'aumône pour que ton champ soit béni ? Dieu l'a béni. Tu as fait l'aumône à cause de tes enfants ? Dieu les a gardés. Tu as fait l'aumône pour être honoré ? Dieu t'a donné l'honneur. Que te doit donc le Seigneur ? Il t'a donné le salaire pour lequel tu as agi.

157. Un autre fait l'aumône pour être, préservé du châtement à venir. Celui-là agit pour son âme. Il agit selon Dieu, mais non comme Dieu le veut, car il est encore dans la condition servile : l'esclave, en effet, ne fait pas la volonté de son maître volontairement, mais parce qu'il craint d'être châtié. Celui-là de même fait l'aumône pour être préservé du châtement, et Dieu l'en préserve. Un autre fait l'aumône pour

¹⁹ C'est par la charité que j'on se conforme à Dieu : DIADOQUE, Chap. Gnost. 1, 2, 89 (SC 5 bis, p. 85 et 150).

²⁰ Ce passage sur les divers motifs de faire l'aumône est donné textuellement dans PE (IV, 2, p, 9) comme extrait du Géronticon et mis sur les lèvres d'un sophiste nommé Sophrone.

recevoir une récompense. C'est mieux, mais ce n'est pas non plus comme Dieu veut; celui-là n'est pas encore dans la disposition du fils. Comme le mercenaire qui n'accomplit la volonté de son maître que pour gagner son salaire, lui aussi agit pour une rémunération.

Il y a en effet trois dispositions, dans lesquelles nous pouvons faire le bien, selon saint Basile. Je sais vous l'avoir déjà dit. Ou nous le faisons dans la crainte du châtement, et nous sommes dans l'état de servitude. Ou nous le faisons en vue de la récompense, et nous sommes dans la disposition du mercenaire. Ou enfin nous le faisons à cause du bien lui-même, et nous sommes alors dans la disposition du fils. Car le fils ne fait pas la volonté de son père par crainte, ni dans le désir de recevoir de lui une rémunération, mais parce qu'il le veut servir, honorer et contenter. C'est ainsi que nous devons faire l'aumône: en vue du bien lui-même, ayant compassion les uns des autres comme de nos propres membres, obligeant les autres comme si nous étions leurs obligés, donnant comme si nous-mêmes recevions. Telle est l'aumône faite avec science, et c'est ainsi, disions-nous, que nous nous trouverons dans la disposition du fils.

158. Personne ne peut dire : «Je suis pauvre et je n'ai pas de quoi faire l'aumône.» Car si tu ne peux donner comme ces riches qui jetaient leurs dons dans le trésor (cf. Mc 12,41; Lc 21,3), donne deux liards, comme la pauvre veuve. Dieu les recevra de toi plus volontiers que les dons des riches.²¹ N'as-tu même pas ces deux liards ? Tu as du moins de la force et tu peux exercer la miséricorde en servant ton frère malade. Si tu ne peux faire cela non plus, il t'est possible d'adresser à ton frère un mot de réconfort. Fais-lui donc la charité par la parole, et écoute celui qui dit : «Une parole est un bien supérieur au don» (Sag 18,16). A supposer que tu ne puisses même pas lui faire l'aumône d'une parole, tu peux, lorsque ton frère est irrité contre toi, avoir pitié de lui et le supporter durant sa colère, le voyant tourmenté par l'ennemi commun, et, au lieu de lui dire un mot qui l'excitera davantage, tu peux garder le silence et exercer la miséricorde à l'égard de son âme, en l'arrachant à l'ennemi. Tu peux encore, si ton frère a péché contre toi, lui faire miséricorde et lui pardonner sa faute, afin d'obtenir toi-même le pardon de Dieu. Car il est dit : «Pardonnez et il vous sera pardonné» (Lc 6,37). Ainsi tu exerces la charité envers l'âme de ton frère, en lui pardonnant les fautes qu'il a commises contre toi. Dieu en effet nous a donné le pouvoir, si nous le voulons, de nous pardonner nos péchés les uns aux autres. N'ayant pas de quoi exercer la miséricorde envers le corps de ton frère, tu le fais à l'égard de son âme. Et quelle plus grande miséricorde que celle-là ? De même en effet que l'âme est plus précieuse que le corps, de même la miséricorde envers l'âme est supérieure à la miséricorde envers le corps.²² Il n'est donc personne qui puisse dire : «Je n'ai pas la possibilité de pratiquer la miséricorde.» Chacun le peut selon ses moyens et sa condition, pourvu qu'il prenne soin d'accomplir avec science ce qu'il fait de bien, comme nous l'avons expliqué à propos de chaque vertu. Celui qui agit avec science, avons-nous dit, est le bâtisseur expérimenté et habile qui construit solidement sa maison, et dont l'Évangile dit : «L'homme avisé bâtit sa maison sur le roc» (Mt 7,24), et rien ne peut l'ébranler.

Que le Dieu de bonté nous donne d'entendre et de pratiquer ce que nous entendons, pour que ces paroles ne soient pas notre condamnation au jour du jugement. Qu'à lui soit la gloire dans les siècles ! Amen.

²¹ Cf. ÉVAGRE : «Tu sauras ... te souvenir de Celui qui ne rejeta pas les deux liards de la veuve, mais au contraire les reçut même plus volontiers que la richesse de beaucoup d'autres." (De Orat. Prot., trad. Hausherr, RAM 1934, p. 43, ou 1959, p. 10). Voir aussi un autre passage dont semble s'être souvenu Dorothée : Rer. mon. rat. 3-4 (PG 40, 1256 A). Cf. CASSIEN, Conf. XX, 8 (SC 64, p. 66),

²² Cf. MARC L'ERMITE, De poenit. IV: PG 65, 969-972. Sur l'âme plus précieuse que le corps, voir aussi S. GRÉG. DE Naz, PG 36, 308 A.